

Lyons, le 6 juin 1917

3496



Chin Marquise,

Combien je partage vos sentiments et votre tristesse ! J'avais lu dans les journaux la nouvelle du départ de M. Laurent et, sachant que vous lui étiez attaché par une vieille amitié, je pensais bien que vous en seriez profondément attristé. J'ai jadis entrevu son successeur, lorsqu'il était sous-préfet de Laupus : je ne sais même pas s'il n'a pas présidé une conférence que j'ai faite, dans ces jours lointains, où j'étais un petit professeur tout uni. Mais que dites-vous de la nomination de Noulous à l'ambassade de France à Pétrograd ? Pécélope était évidemment brûlé auprès des révolutionnaires russes, mais je voudrais savoir ce que pense un Philippe Berthelot, par exemple, du nouvel ambassadeur. On a peur de voir des choses étranges. Le personnel de la République semble avoir été recruté au hasard d'une parcelle de camaraderie, dans l'arrière-boutique d'un "ziac" électoral. Après tout, qu'importe Noulous, s'il nous évite la paix séparée ? Mais

j'en doute.

Boutez les tristesses qui vous affligent, en la
personne d'amis anciens, éminents et chers, me
peinent profondément pour vous. Je souhaite et
j'espère avoir bientôt de meilleures nouvelles.

Lyon est un peu agité par des grèves de femmes,
mais, j'ai hâte de l'ajouter, d'une façon superficielle
et sans gravité. De ces revendications errantes, qui
de moment en moment dans nos rues avec des drapeaux et des
écriteaux, on transmet parfois un écho peu juste.
Un mobilisé écrit à la femme : il paraît que la
révolution est à Lyon ; évite de sortir, et ne va pas
te mêler aux groupes. - Tout cela atteste une opinion
nervue, prompte à se former et à grossir les nouvelles.

Je pense que nous sommes arrivés au quart
d'heure de Nagi. Faut-il dire que notre gouverne-
ment (est-ce bien ainsi qu'il faut dire ?) résiste
aux vapeurs de la peur et à la déshonorante tenta-
tion de fuir. Je suis convaincu qu'il reste en France des
hommes solides, et une force immense, et aussi que
l'Allemagne ne tient plus que par le miracle de son
énergie. Poulsen, de Copenhague, nous l'écrivait
encore récemment.

Chère Marguite, vos volontés recevront une exécution
immédiate. Tout bien, à votre prochain voyage, l'illu-
-cription dont nous avons parlé : la Bibliothèque
d'Emile Bertaux a été donnée à la Faculté des
Lettres par la Marquise Arconati-Visconti, en sou-
venance de son père.

3497

de Raoul Auteigneur. - Quant à la lettre à M. le Duc, vous la rédigerez comme vous le voudrez bien, et mon nom écrit par vous me fera grand honneur. En rétitant avec obstination, j'aurais l'air, peut-être, de ne pas être tout à fait de cœur avec vous? Et je ne veux pas sembler d'avance un ingrat. Veuillez me pardonner toutes mes tergiversations et mes airs de délicat.

Je vous prie d'agréer, chère Marquise, l'hommage de ma respectueuse et reconnaissante affection.

Henri Focillon

Mon frère le Doyen.

Au Cours des nombreuses conversations que
j'ai eues avec M. Focillon, du sujet de l'arran-
gement des salles du Musée de Lyon, il m'a entretenu
du vif intérêt que paraissent présenter à la
Bibliothèque de la Faculté de Lettres de Lyon
l'acquisition des livres de Mme de Bertaux-
Rams en tous sens tout à fait d'accord -
et pris ainsi la détermination d'acquiescer
à cette Bibliothèque pour l'offrir à la Faculté
de Lyon, en faveur de Raoul Dreyfus.